



LOUIS HAMELIN

SAUVAGES

nouvelles

Extrait de la publication



Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

SAUVAGES

DU MÊME AUTEUR

La Rage, roman, Québec Amérique, 1989. Prix du Gouverneur général 1989.

Ces spectres agités, roman, XYZ éditeur, 1991.

Cowboy, roman, XYZ éditeur, 1992.

Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre, roman, XYZ éditeur, 1994.

Les Étranges et Édifiantes Aventures d'un oniromane, feuilleton, L'Instant même, 1994.

Le Soleil des gouffres, roman, Boréal, 1996.

Le Voyage en pot. Chroniques 1998-1999, Boréal, coll. « Papiers collés », 1999.

Le Joueur de flûte, roman, Boréal, 2001; coll. « Boréal compact », 2006.

Louis Hamelin

SAUVAGES

nouvelles

Boréal

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour ses activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2006
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2006
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Hamelin, Louis, 1959-
Sauvages

ISBN 2-7646-0430-0

I. Titre.

PS8565.A487S28	2006	C843 ³ .54	C2006-940005-9
PS9565.A487S28	2006		

Bonjour l'air

Dernière porte à droite au fond du couloir. *C'est là.* Samuel se tient immobile dans la pénombre, l'oreille tendue, à l'affût du moindre signe de vie. Étouffée par la cloison, la trompette de Miles lui parvient d'une distance inimaginable à travers le silence dense et irréel qui a remplacé l'activité de la rue. Il cogne, attend encore un moment avant de tourner la poignée de cuivre, puis entrouvre la porte, retient son souffle, et se glisse dans la chambre.

L'odeur. Ça te frappe de plein fouet. Pas quelque chose qu'on respire, hume, renifle. Juste l'épaisseur d'une vie lentement décomposée, prisonnière de ses propres fermentations, un brouillard de chair peu à peu déposé sur les murs et les meubles, devenu indiscernable du tissu des habitudes. C'est une odeur dans laquelle il faut entrer.

La pièce est grande comme ma gueule. Les vêtements épars sur le sol, les draps entortillés qui

découvrent le matelas souillé posé à même le plancher. La pile instable de vaisselle incrustée de reliefs dans l'évier au revêtement jaune écaillé. Le réchaud à deux ronds couvert d'une couche carbonisée de miettes et de rouille. Des moraines de crasse gommeuse et de sédiments variés et brunâtres courent sous les murs et dans les coins et des gros minous de poussière passent au ras des courants d'air comme des buissons de créosote. Ici et là, des estampes japonaises punaisées ou suspendues à des clous : jardins minimalistes, intérieurs zen. Au-delà de la vitre ombrée de chiures de mouches, l'ordre chaotique des toits et les bords de la tranchée formée par la ruelle. Balcons, escaliers arachnéens, d'un noir volcanique. Posté à la fenêtre, un hibou en plastique kidnappé sur une corniche voisine monte la garde au sommet de l'étagère. Un peu plus bas, Gauvreau, l'original en peluche *épormyable*, laisse pendre ses sabots dans le vide, adossé à une pile de livres à l'extrême bord d'un rayon. Anges gardiens.

Pivotant sur sa chaise, Beausecours approche un Zippo de la Player's Light coincée entre ses lèvres. Puis, avec une lenteur précautionneuse et comme solennelle, il étire son autre bras vers le verre de vin blanc tiède qui coiffe le dessus d'un haut-parleur. Il a cinquante-quatre ans et en fait trente de plus. D'où il se tient, Sam peut lire l'étiquette de la bouteille d'un litre posée à côté de lui sur le plancher : PORTES D'ENFER.

La Verdurin du Plateau Mont-Royal tient salon tous les mercredis dans un restaurant de la rue Saint-Denis. La Pléiade, ça s'appelle. Il y a quelques années, un de ses livres a fait cliqueter les caisses enregistreuses pendant quelques inoubliables semaines après avoir tiré un sourire de Bernard Massé qui lui a consacré un article. L'année suivante, l'irrépressible moulin à paroles avait déjà repris son boulot de toiletteuse pour tarentules. Samuel se souvient d'une fine menotte lui massant la queue avec une patience et une douceur infinies dans une chambre de bonne du boulevard Saint-Germain après un cocktail au Centre culturel canadien. C'est la première fois qu'il met les pieds aux mercredis de la Pléiade. Il repère tout de suite Beau-secours assis près de la fenêtre dans sa vieille chienne de garagiste verte plus ou moins en lambeaux, la barbe mauvaise, une casquette rouge ornée de l'écusson d'une marque de tronçonneuse connue vissée sur le crâne, occupé à se battre sur deux fronts : le serveur, le menu. Pire que Charybde et Scylla...

Ça veut dire quoi ça, *bolognese*? Moi, je veux un spaghetti avec des boulettes de viande, ciboire!...

Monsieur veut dire...

DES BOULETTES DE STEAK HACHÉ, DE LA SAUCE TOMATE PIS DES SPAGATHES! rime l'auteur de *Brames* avant de lancer son menu en travers de la table. Samuel se porte mine de rien au secours du serveur tout en se tirant une bûche :

Il va prendre des spaghettis bolognese...

Crise de fif, grogne Norm Beausecours dans le dos du serveur qui s'éloigne.

Eh, Normand! lance quelqu'un. T'es pas obligé de garder ta bouteille dans un sac brun, ici...

De nouveau réfugié dans sa bulle, Beausecours paraît basculer lentement sur le côté au moment où il s'étire le bras pour poser sa fiole de vin de dépanneur à l'abri d'une patte de chaise, une vieille habitude acquise au fil des lectures publiques. Son humeur tyrannique élève au même moment, autour de lui, une forteresse qui l'empêche de sentir l'aura de discrète bienveillance dont l'entourent ses commensaux. Il y a là un poète belge de passage, logé dans un studio climatisé au monoxyde de carbone à un bon kilomètre au-dessus de la rue Sherbrooke, ayant encore deux mois à tirer dans cette métropole du rire festif où un atavisme grégaire l'incite à feindre une passion débri-dée pour les rotinis carbonara et le pinard bas de gamme. Et Vivianne qui n'a encore rien publié et avance son visage parfaitement ovale au-dessus de son assiette en ouvrant-clignant ses grands yeux absorbants d'une manière qui laisse supposer qu'elle se prépare à écrire vos livres à votre place. Le reste du temps, elle se contente de suivre la conversation à distance en essayant de placer le nom des gens qu'elle connaît. Occupant le haut bout de la table, la Verdurin du Plateau Mont-Royal déroule le fil ininterrompu de son monologue pathologique pendant que l'ancien trésorier du syndicat des écrivains entretient Samuel du

fruit de ses dernières cogitations. Quand il lève les yeux de son assiette, Sam aperçoit Norm Beausecours voûté au-dessus de son coin de table, pareil à un sombre rocher sur le silence bouillonnant duquel les eaux de la conversation viennent glisser et se briser, créant une zone de calme plat apparent avant d'aller se reformer un peu plus loin. Personne ne lui demande d'ouvrir la bouche. On est aux premiers jours chauds de l'été et une foule bigarrée s'allonge en bas sur le trottoir.

Une grève générale d'un an, Sam. L'ordinateur fermé, les écrivains dans la rue. Plus un traître mot!

Tu parles. On n'a même pas de patrons pour nous crisser dehors... On fait dur.

Raison de plus pour finir en beauté. Regarde, c'est Michel Tremblay qui tourne le coin de la rue Duluth...

Ubiquiste et grisonnant, le célèbre dramaturge et romancier paraît flotter dans son bermuda carreaté et son ample T-shirt déployé comme une voile dans la brise mollissante. Il s'avance au milieu des passants, des têtes qui se tournent, le port haut, rempli comme un tonneau de cette tranquille et majestueuse assurance des gens qui, à chaque pas, se savent environnés et multipliés par leur propre image. Sam le regarde à peine. Devenu indifférent au spectacle de la rue, il observe, en face de lui, Norm Beausecours en train de rafler des morceaux de pain sur la table et de les fourrer dans ses poches.

L'œuvre de Normand Beausecours ne célèbre pas la beauté des paysages du Nord, l'infini du ciel, la profonde étendue des lacs bleus. À l'âge de quatre ans, il a été traîné hors du rang de colonisation où il avait vu le jour et transplanté dans une ville minière de la frontière de l'Ontario. Son père s'est mis à vendre des machins sur la route, des brosse, ou des polices d'assurance, probablement des aspirateurs plutôt que des encyclopédies. Il a sans doute oublié d'ouvrir les yeux un matin dans un motel de danseuses et n'a plus jamais donné signe de vie. Plus tard, son fils a dû apprendre à se débrouiller tout seul avec une langue à jamais impuissante à nommer l'âpreté des trous de mines et des parcs à résidus, les rues à moins 50 Fahrenheit, les bars d'Indiens, le gruyère toxique et lunaire du quotidien. Pour quitter un bled semblable, il faut faire un Orphée de soi-même et ne plus jamais se retourner de peur d'être foudroyé. Il avait quarante ans et roulé sa bosse (plongeur à Toronto, batteur à Yellowknife, terrassier à Oshawa, et personne, y compris lui-même, n'a jamais vraiment su quoi au juste à Fort Qu'Appelle) quand il a débarqué à Montréal, aussi bien dire New York ou Paris, pour lui, et loué une chambre dans une tourist room avec vue sur du pareil au même. Une odeur de levure de cœur qui te suit dans la rue. C'est l'horloge de la brasserie Molson qui donne l'heure. Il a écrit *Brames* dans un français tout croche qui sent le juke-box et la bière tiède, le restau-

rant chinois et le skidoo. Ça sonnait comme du Mozart dans sa tête. Bernard Massé, lui, dans sa chronique du samedi, a cru y voir « le point de jonction entre Marguerite Duras et Richard Brautigan », mon vieux... La petite étoile de Beausecours s'est alors mise à grandir.

4

Au cours des trépidantes semaines qui avaient suivi la sortie de son premier roman, pour décourager les quelques emmerdeurs des deux sexes qui s'ingéniaient à aggraver son insomnie, Samuel avait pris l'habitude de débrancher son téléphone avant d'aller au lit. Ce jour-là, à peine la fiche enfoncée dans la prise, la sonnerie le fait sursauter. Environ dix heures du matin.

Salut. C'est Élisé, le gars de la librairie en bas de chez Normand Beausecours. Il m'a dit qu'il te connaissait.

Ouais, pourquoi?

Il va pas très bien. Tu devrais passer le voir.

La journée s'annonce belle. Le soleil de mai plombe déjà les trottoirs de la rue Ontario. Dans l'étroit portique décrépit, il repère la plaque restée vierge parmi les noms de locataires griffonnés au stylo bille et appuie sur le bouton. La porte met un long moment à se déverrouiller.

Il trouve Beausecours affalé parmi les draps en bataille à côté d'une bouteille de Barbancourt et d'un

deux litres de Pepsi. Sur la table de travail, une page de cahier couverte de ratures côtoie des crayons à mine, des stylos payés un dollar la demi-douzaine au dépanneur et un dictionnaire. Îlot d'ordre au milieu du chaos.

Beausecours cligne deux gros yeux mouillés à travers la fumée d'un mégot.

Marje, dit-il simplement.

Laisse-moi deviner. Tu l'as croisée sans le faire exprès au coin de la rue...

Il secoue la tête d'un air sombre. Quand il soupire, on dirait un train qui écrase les freins.

Moi...

Il essuie une larme.

Moi, quand j'aime... *j'aime.*

Faut dire.

Yeah. *Don't fuck with me.*

La basse de Jaco Pastorius s'envole et vient atterrir sur leurs ventres dans l'air enfumé.

Est retournée avec son pusher de coke, ajoute Norm d'une voix rauque.

Il n'esquisse aucun geste pour éponger les larmes qui sur ses joues tremblantes brillent maintenant comme des bijoux.

Derrière cette porte de bois ébréchée qui, comme toute la façade, repose sous une couche de vieux rose bonbon lessivée par les intempéries, vous n'avez aucune chance de siroter un cappuccino en feuilletant le dernier numéro de *Vogue* ou du *New Yorker*, non

plus celle d'acheter un sac de voyage griffé ou de parler à un commis qui n'a jamais entendu parler de Jacques Ferron. Par contre, il n'est pas du tout impossible qu'après avoir acquis pour un prix dérisoire une édition originale d'un scripto-délire de Patrick Straram, ou la pièce sombrée dans l'oubli d'un dramaturge mort dans son lit d'une perforation ulcéreuse de l'œsophage et retrouvé au bout d'une semaine, vous vous retrouviez en train d'inhaler la petite boucane du gros joint que vous tend le patron par-dessus un tiroir-caisse dont les articulations ont tendance à rouiller. Vous l'insulteriez en essayant de payer avec une carte de crédit. En vitrine, rien d'autre que des romanciers schizophrènes et les œuvres complètes, époussetées et remises à jour année après année, de Normand Beausecours. C'est le Waterloo du placement des nouveautés. En matière de réclame, Élisé Babin préfère se fier à la bonne odeur de cannabis qu'un vent quasiment aussi capricieux que les heures d'ouverture de la boutique diffuse parfois jusque sur le trottoir d'en face. La margarine peut changer de couleur, mais pas la Caverne du Livre. La peinture rose nanane de la devanture pèle comme le dos d'un hippopotame oublié au soleil.

Samuel jette un coup d'œil à l'écriteau peint à la main et accroché à la poignée de porte pour tenir en respect les pressés compulsifs :

LIBRAIRE AU TRAVAIL
NE PAS DÉRANGER

À l'intérieur, il fait noir comme dans un vieux Hibachi. Sam se laisse guider par le nuage de Québec gold qu'il voit flotter à l'orée d'un rayon et tombe sur Babin en train de compulsier, dans la pénombre, un *Essai d'interprétation de l'Apocalypse* imprimé sur papier fin à Colmar et paru chez l'éditeur parisien Victor Palmé en 1872, avec imprimatur de l'évêque de Strasbourg. Un laps de temps appréciable s'écoule avant que le libraire lève la tête, l'aperçoive et lui tende machinalement le pétard en guise de salutations.

Non merci. Jamais le matin.

Samuel accompagne son refus d'un haussement de sourcils en direction du plafond.

Qu'est-ce qui arrive avec lui?

Il s'est remis au rhum.

J'ai vu ça.

Cette fille, tu sais, est passée le voir... Hier. Elle est venue, et elle l'a reviré à l'envers.

Ils restent un moment silencieux. Puis Samuel montre le livre que le bouquiniste tient à la main.

Une découverte?

L'autre le lui tend, ouvert à la page de garde.

La collection des franciscains du couvent de Saint-Jude. Il y en avait deux pleins camions qui s'en allaient directement au dépotoir de la carrière Miron. Heureusement, le chauffeur me connaît...

Le volume possède une reliure collée et une couverture de carton rigide d'un brun foncé moucheté d'ocelles fauves. Il n'est pas plus grand qu'un livre de poche. Sam tourne la page et tombe sur la longue dédi-

face à la mémoire de monseigneur Haffreingue, édificateur de la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, protonotaire apostolique et prélat particulier de la maison de Sa Sainteté le pape Pie IX.

Reconnaissance à celui que Dieu vient d'appeler à Lui et qui m'avait soutenu et encouragé...

Il referme le livre et le tend au libraire.

Est-ce qu'il a d'autre visite, au moins ? Des amis qui passent de temps en temps ?

Avant de répondre, Élisé approche de ses lèvres le minuscule mégot pincé entre l'extrémité de ses ongles et aspire une longue bouffée. On entend craquer ses poumons. Puis il secoue la tête et laisse filer.

Pas grand monde... Non. Vercheval avait l'habitude de venir, mais là, il est en montage. Je l'ai entendu mentionner ton nom une ou deux fois, pour ça que j'ai appelé.

T'as bien fait...

Un silence. Babin laisse tomber le mégot et semble réfléchir un long moment avant de l'écraser du bout de sa sandale. Samuel peut voir luire le blanc de ses yeux dans l'ombre des rayonnages.

Avec le métier que tu fais, j'imagine que tu dois avoir connu pas mal de poètes...

Le bouquiniste relève la tête et le regarde dans les yeux pour la première fois.

J'en ai connu un bon paquet. Oui.

Il pince les lèvres et hoche lentement la tête, comme s'il avait deviné où Samuel veut en venir.

Gilbert Langevin couchait sur les bancs du petit

parc que tu vois là-bas. Il venait au début de l'après-midi, et il se réveillait au Nouveau-Brunswick.

Je me demandais juste...

Absolument.

Si c'était possible...

Ouais, mon vieux. En plein ça.

Je veux dire... D'en mourir?

Un bras sort soudain de l'ombre et vient se poser sur l'épaule de Samuel. Le libraire sourit.

Merci d'être venu.

5

Samuel prit l'habitude d'arriver tôt. Il trouvait Normand affalé à la renverse sur son petit matelas, les yeux hagards et la barbe clairsemée, en proie à une tremblote du diable dans son vieux pyjama rayé comme celui d'un prisonnier et raide comme une croûte, à la teinte grise indéfinissable, autant vouloir préciser la couleur de la poussière. Il l'aidait à s'enfiler son premier verre. Il pouvait dire le genre de nuit qu'il avait passée juste à voir le carnage de draps sales autour de lui. Il essayait d'ignorer l'odeur âcre et acide, suffoquante, déjà celle du cadavre, mais chasse cette pensée bien loin de ton esprit. Quand la bouteille était vide, il partait s'occuper du ravitaillement. Un crochet jusqu'au dépanneur pour les cigarettes et l'excipient à base de caféine et de soda, parfois une halte le long du parcours pour attraper un grilled cheese chez Lafleur

Table des matières

Bonjour l'air	7
Wabush	41
La spermathèque	55
Fragile	77
Comment donner des coups de poing en reculant	101
My	127
Mattawa ou l'homme qui était mort	157
Cycle	203
Le monde de Jacob	229
Regarde comme il faut	259
Remerciements	289



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AVRIL 2006
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

LOUIS HAMELIN

SAUVAGES

Poètes qui se meurent de désir, débroussailleurs qui ont vu l'ours, informaticien pris entre deux feux : qu'ils soient Indiens cris ou écrivains, les personnages qui traversent ces dix histoires sont aux prises avec la complexité d'un monde qui n'est que le pâle reflet des beautés réfugiées dans la mémoire. Ils ont des désirs simples ou compliqués, de l'amour à revendre, l'art de se mettre les pieds dans les plats. Naïfs ou rusés, passionnément inadaptés, ils oscillent entre la secrète nostalgie d'une vie libre et les besoins de la tendresse. Dans leur imagination s'empilent les cadavres de loups et les filles de Toronto. La solitude est leur lot commun, ils mordent dans le gras de l'avenir, se promènent de couples embryonnaires en mirages familiaux. Sans cesse, leur tristesse s'alimente à leur joie. Ils sont, en d'autres mots, des vivants bien ordinaires et terribles.

Le romancier Louis Hamelin se fait ici conteur et nous offre des histoires parfois pathétiques, parfois drôles, souvent charnelles, qui nous font voyager de Montréal jusqu'aux territoires les plus sauvages.